

Le premier roman amérindien raconte les aventures d'un bandit mexicain

5 JUILLET 2017 | PAR LISE WAJEMAN

La Ballade de Joaquín Murieta n'est pas seulement l'histoire orageuse d'un bandit mexicain qui fut l'ancêtre de Zorro.

🔗 Cet article vous est offert.

Découvrez notre offre spéciale et passez à l'illimité ! [S'abonner](#)

« Je m'attelle ici à l'écriture de ces quelques pages sur la vie et la personnalité de Joaquín Murieta, individu aussi remarquable dans les annales du crime que tous les brigands réputés du Vieux Monde et du Nouveau qui l'y ont précédé. » Ainsi commence *La Ballade de Joaquín Murieta, bandit mexicain*, un « *dime novel* », roman de quatre sous, écrit par John Rollin Ridge. Le livre paraît en 1854, alors que le nom du brigand redouté a cessé de bruire en Californie depuis quelques mois à peine.

Pour mettre fin aux crimes du chef mexicain et de sa bande, le gouverneur de l'État a mis un an plus tôt sa tête à prix. Quand Ridge écrit son histoire, cette tête repose désormais dans une grande bouteille d'alcool. Harry Love, l'homme qui, avec sa patrouille de rangers, a abattu Murieta en mai 1853, l'exhibe à qui peut s'acquitter d'un dollar : Love pensait sans doute tenir là un moyen de compléter sa prime. Il devait s'imaginer que l'on peut enfermer une légende dans un bocal.

Il voulait en tout cas prouver qu'il avait bien abattu l'homme qui défrayait la chronique. Toutes sortes de méfaits étaient imputés par les journaux au « *célèbre hors-la-loi Joaquín* », qui n'a peut-être jamais eu d'autre existence que légendaire. Si l'on en croit les journaux de l'époque, le chef et son gang auraient, en quelques mois, volé plus de 100 chevaux, tué au moins 19 personnes, mis la main sur des quantités d'or : bref, Joaquín était devenu le nom de tous les criminels, et de tous les fantasmes. C'est l'ensemble des histoires qui lui sont attribuées, nourries de faits réels, que Ridge entreprend d'écrire, en reprenant les codes du roman « *blood and thunder* » (« *sang et tonnerre* ») – genre de la littérature populaire consacrée au Far West.

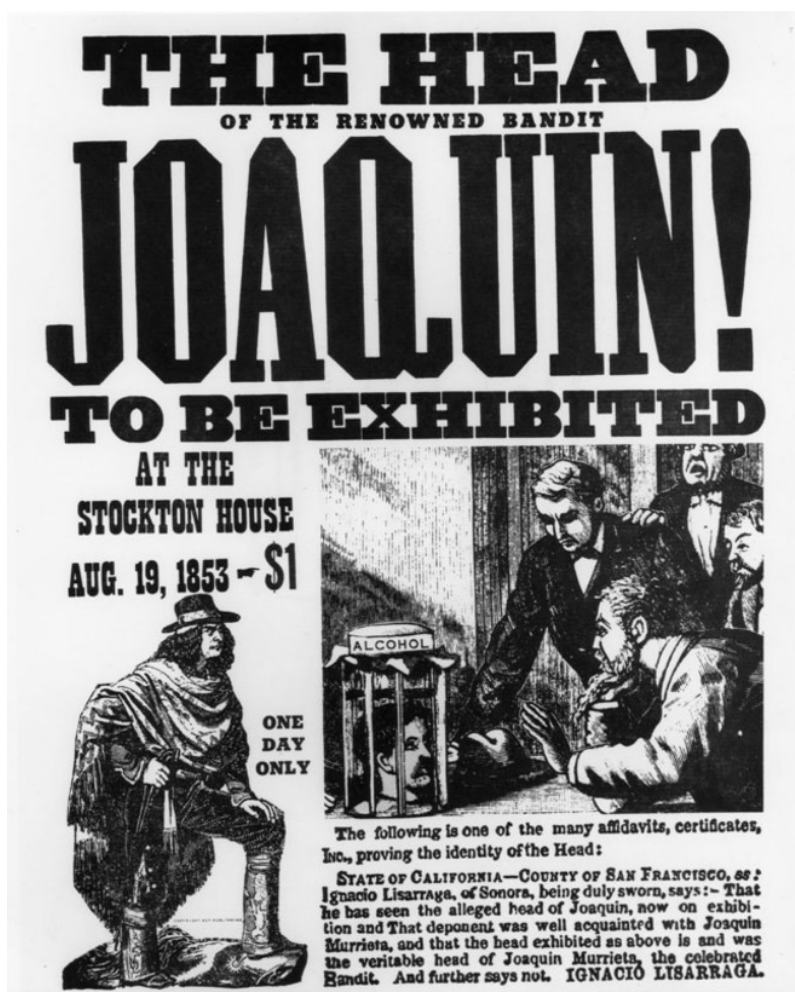
« Ici, c'est l'Ouest. Quand la légende devient une réalité, imprimez la légende », affirmera un siècle plus tard le personnage du journaliste dans *L'Homme qui tua Liberty Valance*, le film de John Ford. Ridge devait savoir qu'on ne ramène pas une légende aux contours d'un fait, qu'elle ne tient pas dans un bocal, mais qu'il lui faut un roman pour qu'elle produise à son tour d'autres histoires – qui finiront peut-être par engendrer elles-mêmes des faits : le Murieta imaginé par Ridge est devenu *Le Robin des Bois d'El Dorado* (film de 1935) aussi bien qu'un héros chanté par Pablo Neruda (*Splendeur et Mort de Joaquín Murieta* (1969), l'unique pièce de théâtre du poète), ou encore l'un des ancêtres de Zorro, le justicier mexicain masqué. Il est aujourd'hui une figure emblématique de la résistance face à l'oppression.

Car la légende de Murieta est celle d'une vengeance : le jeune homme ne demandait qu'à vivre paisiblement de son travail dans une mine d'or, au côté de sa bien-aimée. Mais voilà que, à trois reprises, il est victime de violences et d'injustices. Des Américains le chassent de sa concession – « *aucun Mexicain ne devait, selon eux, travailler en ces lieux* » – et violent sa compagne ; d'autres lui prennent la petite ferme dans laquelle il s'était replié, le traitant d'« *intrus* », de « *Mexicain du diable* » ; il est pris à partie par une foule qui finit par pendre son demi-frère.

Comme dans les contes, le héros est mis à l'épreuve par trois fois et ses ennemis portent atteinte à tout ce qui le constitue : ceux qu'il aime, ce qu'il possède, ce qu'il produit. « *Ce fut alors que le caractère de Joaquín changea du tout au tout, de manière aussi soudaine qu'irréversible. La cruauté la plus délibérée avait atteint son apogée, de même que la tyrannie des préjugés. L'âme de Joaquín déferla hors de son ancien lit ; les barrières de l'honneur,*

réduites en miettes par la passion violente qui secouait son cœur avec la puissance d'un séisme, s'effondraient autour de lui. Ce fut alors qu'il déclara à l'un de ses amis qu'il ne vivrait désormais que pour se venger et que son chemin serait dorénavant marqué par le sang. »

S'enchaînent alors des aventures variées, où les personnages apparaissent pour disparaître une page plus loin sous les coups de l'invincible Murieta et des membres de sa bande, parmi lesquels son cruel acolyte « *Jack-les-trois-doigts* », le jeune et romantique Reyes Feliz, mais également leurs compagnes, aussi fidèles que farouches. Alors que les hommes décident d'abandonner Feliz, blessé par un grizzli, à son triste sort, son amie reste auprès de lui : « *Les cinq bandits se retournèrent une dernière fois avant de disparaître : leur dernière vision fut celle de la fidèle jeune fille, serrant contre sa poitrine la tête de son amant et versant sur elle ses larmes, comme un baume bienfaisant sorti tout droit de son cœur. Ne ricane pas, lecteur trop épris de justice et de morale ! Car l'amour d'une femme est toujours chose admirable, qu'elle sourie dans ses atours de satin sous un baldaquin doré ou sanglote sur le sort d'un criminel haï par le genre humain, errant seul et sans protection dans les vallées sauvages. »* Sa fidélité sauvera son bien-aimé.



Affiche annonçant l'exposition de la tête de Murieta à Stockton, Californie, en 1853

Le livre se déploie ainsi, en une succession de tableaux avec embardées lyriques, scandés de violentes scènes d'action. La psychologie est sommaire, les transitions sont inexistantes, les dialogues rudimentaires, qu'importe : le plaisir de lecture est vif, et il ne vient pas seulement flatter un goût pour les westerns un peu défraîchis et légèrement grandiloquents.

Vengeances

Car les aventures de Joaquín Murieta ont une morale qui porte. L'homme « *avait contracté une haine féroce envers le peuple américain et s'était juré de répandre le sang de cette nation chaque fois que l'occasion se présenterait* ». C'est un personnage à la Tarantino, un dangereux criminel, un super-héros sans masque ni costume, qui, dans la fiction comme dans la réalité, venge tous les Mexicains de ce que leur infligent les Américains au milieu du XIX^e siècle, peu après avoir gagné la guerre avec le Mexique : le racisme, l'injustice, la violence.

Depuis la fin des années 1840, la ruée vers l'or en Californie attire des hommes venus de tous horizons : des Chinois, des Européens nouvellement ou plus anciennement arrivés aux États-Unis, des Mexicains, des Indiens d'Amérique. Murieta est à l'origine l'un de ces mineurs venus d'ailleurs, qui tentent de faire fortune en extrayant les richesses du sous-sol. Ces hommes doivent affronter une rude concurrence : des Mexicains sont régulièrement attaqués par des Anglo-Américains ; bientôt ils vont faire l'objet de lois discriminatoires.

En 1850 est créé un impôt dont doivent s'acquitter tous les mineurs considérés comme étrangers – ceux qui viennent

d'Europe du Nord et d'Australie ne sont pas considérés comme tels ; autrement dit, cet impôt vise ceux qui ne sont pas « *blancs* » et dont les Mexicains forment la plus large part. Son montant est exorbitant : 20 dollars par mois. Dans le roman de Ridge, ses crimes font de Joaquín Murieta « *un héros qui avait vengé et lavé l'humiliation de sa nation dans le sang de ses ennemis* » : le personnage cristallise la tension raciale née de la concurrence économique.

Murieta est le nom de l'Autre indésirable, de tous les autres : les journaux de l'époque parlent d'un mystérieux réseau mexicain qui protégerait le bandit, le logerait, lui fournirait des espions pour l'avertir des dangers. Certains appellent à « *bannir la totalité de la population mexicaine* » du comté où sévit Murieta : « *aux grands maux, les grands remèdes* » (éditorial du *San Joaquin Republican*, 2 mars 1853).

Il y a comme une petite musique sourde qui résonne à nos oreilles, alors que l'actuel président des États-Unis persiste à vouloir construire un mur avec le Mexique et tient à bannir toute une catégorie d'étrangers de l'accès au sol américain. Ridge avait pourtant prévenu, en concluant les aventures de son héros : « *Il n'est rien d'aussi dangereux dans ses conséquences que l'injustice, quand elle s'exerce aux dépens des individus, qu'elle ait pour cause les préjugés concernant la couleur de la peau ou toute autre source. Faire du tort à un homme, c'est faire du tort à tout le monde.* »

Les aventures sanglantes de Murieta ne viennent pas seulement soigner, par les moyens de la fiction, les blessures bien réelles des Mexicains, elles valent pour tous ceux qui subissent la violence débridée d'un pouvoir inique, à commencer par l'auteur du livre lui-même. Car *La Ballade de Joaquín Murieta* ne se contente pas d'être le premier roman en anglais imprimé sur la côte Pacifique, ou le premier livre à témoigner de la brutalité raciste contre les Mexicains, c'est surtout le premier roman écrit par un Indien d'Amérique. John Rollin Ridge, Yellow Bird ou Oiseau Jaune, de son nom cherokee, était le fils d'un couple mixte dont le mariage avait suscité des manifestations de protestation. Son père, avec son grand-père et son oncle, avait conclu un traité vendant une partie du territoire cherokee, en Géorgie, au gouvernement américain, qui s'y intéressait notamment parce qu'il s'y trouvait de l'or.

Ces hommes finirent assassinés par des Indiens loyaux à un autre chef et à la règle, ironiquement édictée par ceux-là mêmes qui l'avaient trahie, selon laquelle tout homme qui vendrait des terres sans l'accord de la nation serait exécuté. Dans la préface du roman, Karl Jacoby suggère que « *les effusions de sang qui maculent les pages de La Ballade de Joaquín Murieta rappellent la vie bouleversée et les souffrances des Cherokees pendant et après leur déplacement vers l'ouest* ».

Mais la simple existence du roman est une revanche pour un homme issu d'un peuple indien lettré (les Cherokees avaient inventé leur propre alphabet en 1821), qui raconte, dans la langue des Blancs, une histoire dans laquelle ces Blancs ne sont pas seulement moins forts, moins habiles, moins malins que le beau bandit ; ils sont aussi beaucoup plus mauvais en anglais. Deux délateurs en font les frais, adressant un courrier presque incompréhensible au juge : « *Je porte conessance par la presente quil se trouve dans Capulope un voleur du nom de wakine il a dormit ici la nuis derniere.* » La vengeance la plus raffinée du bandit et de l'écrivain, c'est de nous embarquer par les moyens de la littérature dans son aventure.

John Rollin Ridge (Yellow Bird), *La Ballade de Joaquín Murieta*, bandit mexicain, traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne-Sylvie Homassel, Anacharsis, 208 pages, 19 €.



"Murieta", film anglais de George Sherman, 1965.